

sion n'existait plus, la monotonie restait la même, la pauvreté dominait toujours.

La jolie Paula n'avait pas impunément traversé la petite ville que le désœuvrement des baigneurs remplissait d'une animation joyeuse.

Elle avait entendu sur ses pas de flatteurs murmures et prenait goût à cet encens frelaté dont une nature plus délicate eût bien vite démêlé l'alliage.

Elle respirait à l'aise dans l'aristocratie milieu de la société salinoise.

Ce n'était ni très-gai ni très-brillant, mais c'était la vie, c'était le monde vu par le petit bout de la lorgnette, et sa vanité se réjouissait d'y tenir une place.

Jà-haut, dans les ruines, l'abbé Joumel méditait, Etienne travaillait, Aubin, qui ne remontrait que le soir, se plongeait dans la lecture. On n'entendait que le rouet de Mariette ou le chant rustique de Thibaut.

Paula jugeait que cette mortelle existence devait prendre fin, et, pour y arriver sans secousses trop rudes, elle prenait peu à peu ses habitudes, ses plaisirs et son logis chez lady Margaret.

Etienne s'effraya trop tard de ces tendances. Dans son indulgence presque maternelle, elle avait cru bien faire en livrant sa jeune sœur aux consolations de sa nouvelle amie, réservant pour elle-même les travaux d'intérieur, les préoccupations et les responsabilités.

Quelques jours encore, pensait-elle, et Paula me reviendra toute reconnaissante, heureuse de partager encore avec moi les soins que nous devons au cher vieil abbé.

Combien elle se trompait ! Paula n'avait pas le cœur assez large pour se refuser à une sorte d'ovation intime et journalière que sa sœur ne partageait pas.

Certes, lady Margaret, très-bonne au milieu de son positivisme britannique, eût été charmée d'entraîner Etienne dans un genre de vie plus souriant. Toute sa politique affectueuse avait échoué devant l'ineffable bon sens de cette sérieuse jeune fille.

Sans en prendre de dépit, Mme de Saint-Ebre s'était découragée, déclarant à son mari que sa jolie pupille était décidément mille fois plus sociable et plus attachante que "cette sage et pas belle Etienne, si douce, mais si entêtée !"

Etienne devina bien que sa résolution fière et dévouée de demeurer à Brébion lui aliénait un peu le cœur de la jeune Anglaise.

Elle en éprouva plus de chagrin qu'elle ne crut devoir en montrer ; car il eût été cruel pour l'aumônier auquel elle consacrait maintenant les filiales attentions de son cœur, de deviner quels regrets en pouvaient naître.

Le vieillard, que la perte de la marquise et surtout sa bizarre donation, avaient affecté profondément, ne vivait guère que par les soins constants de sa "petite élève."

Quand elle descendait à Salins, il était inquiet ; quand elle tardait à remonter, il tremblait de l'avoir perdue.

Il ne soupçonna jamais les sollicitations dont elle avait été l'objet pour accepter l'hospitalité de l'hôtel Saint-Ebre. Il ne les aurait que trop comprises et ses jours déclinants eussent été agités d'une crainte incessante.

L'absence continuelle de Paula ne lui causait, au contraire, qu'une très-légère privation. Cette gâtée de la dix-neuvième année, longtemps comprimée et qui menaçait de devenir exubérante, fatiguait vite son esprit et jusqu'à ses oreilles.

Dans le grand silence des ruines, la voix douce d'Etienne avait un charme sans pareil. Svelte et gracieuse dans ses habits de deuil, les boucles au vent, la traîne égratignant les ronces, le teint clair redoutant le soleil, Paula, vivante anthithèse, semblait blâmer, par sa seule présence, la vie monacale de Brébion.

Quand Etienne promenait à pas lents, soulevant son vieux maître sur la terrasse, simple et bonne, aimant les pierres effondrées, et peut-être aimée des pierres, le cœur de l'abbé se fondait en actions de grâce puisque la petite lui restait.

Dans ses nuits d'insomnie, il avait mûri son grand projet, résolu des questions graves, et fait plus de casuistique en deux mois qu'il n'en fit jadis en de longues années.

Car il se sentait faible, âgé, et ne voulait pas mourir, comme la marquise, sans avoir songé aux chères enfants.

Du reste, il s'était entouré de lumières. On l'avait vu, soutenu par Aubin, faire le voyage de Besançon tout exprès pour consulter un saint évêque, son ancien supérieur, dont les conseils eurent une influence décisive sur sa détermination.

Le bon abbé avait d'ordinaire trop de mansuétude dans la voix et le regard pour être tout à fait imposant. Son entourage fut donc surpris de l'air de dignité répandu sur son visage, dont toute trace d'angoisse morale avait disparu.

Depuis qu'il avait trouvé la route, son esprit planait dans la paix.

Les jeunes filles, qui connaissaient ses incertitudes et ses doutes de conscience, se dirent aussitôt par un muet sourire : Il a trouvé.

Aubin le pensait aussi, et jusqu'à Mariette. Thibaut, lui, se donnait trop rarement la peine de penser, pour prendre jamais celle de rien remarquer.

"Mes enfants, dit l'aumônier sans préambule, j'ai beaucoup réfléchi et beaucoup prié depuis l'ouverture du testament de notre chère dame et bienfaitrice à tous. Des lumières plus hautes que mes faibles connaissances m'ont montré la route, m'ont fait lire, en quelque sorte, entre les lignes de ses dernières volontés. Nous n'avons pas entendu jusqu'à ce jour pour commencer à répandre des largesses en son nom. Mais d'au-

jourd'hui seulement vont dater les véritables bonnes œuvres dont elle m'a laissée la charge.

"Au premier rang de ces bonnes œuvres, il s'est permis de placer votre dot, mes chères filles, ton établissement, Aubin, une petite fortune pour votre vieillesse, Mariette et Thibaut.

— Ah ! bien !... ça, monsieur l'aumônier, c'est chrétiennement parlé !" s'écria la paysanne dans un transport de joie que son mari ne partagea pas de suite, faute de comprendre.

(La suite au prochain numéro.)

MICHEL BIBAUD

(Suite)

Au milieu même de cette guerre, Michel Bibaud prêta son concours à C. B. Pasteur, gentilhomme français, qui fondait le *Spectateur Canadien* en 1813. Il se sépara de lui en 1817 pour éditer l'*Aurore des Canadas* (un volume in-folio et deux in-8vo.), avec cette épigraphe : *Depellunt auroræ lumina noctem*. Le journal était imprimé par F. V. Delorme, qui exerça depuis la typographie à Québec. Un versificateur de cette ville, J. M. Bellen-gér, croyons-nous, disait de l'*Aurore* :

Bibaud, dans ton journal, tu charmes mon loisir :  
Toujours, en te lisant, j'éprouve du plaisir,  
Heureux qui, comme toi, possède l'art de plaire,  
Et comme toi publie un livre hebdomadaire !  
Qui chaque samedi fait paraître l'*Aurore*,  
Se fait lire une fois, et se fait lire encore ?  
Ta feuille offre au lecteur mille sujets divers....

Charles Pasteur, pour être Français, n'était apparemment pas pour cela un homme de lettres. En effet, quand son collaborateur le quitta, sa feuille mérita les épithètes de "girouette" et de "feuille ennuyante" (comme l'on disait alors), son propriétaire n'ayant sur nos affaires aucune opinion arrêtée, comme on le conçoit d'ailleurs d'un Français jeté sur notre plage. On peut voir, en parcourant le tome deuxième de l'*Aurore*, que Pasteur en voulut à son ancien collègue de l'avoir quitté, et qu'il était fort jaloux de la nouvelle feuille, qu'il appelait "le petit livre rouge." C'est à quoi fait allusion le versificateur de Québec :

On peut, lorsqu'on écrit d'un style trivial,  
Sans crime désirer d'écrire un peu moins mal.  
Il est même permis à qui raisonne et parle  
Aussi vulgairement que Laurent ou que Charles (1)  
De vouloir être un peu moins lourd et moins pesant :  
Malheur à qui peut être à tout indifférent !  
Voit-on l'homme à talent réduit à la b-s-ace,  
L'imbécille occuper une honorable place,  
Rampant l'homme de bien et le lâche régner...  
On peut alors, on peut, à bon droit, s'indigner.  
Mais être malheureux par le bonheur d'un autre,  
Croire du bien d'autrui qu'il amoindrit le nôtre,  
C'est là ce que j'appelle être envieux, jaloux :  
C'est à cet homme-là que je porte mes coups.

Un autre correspondant de l'*Aurore*, prosateur cette fois, disait à son rédacteur :

L'ami de la justice, après avoir encore parlé de vers, retombe sur la louange de l'éditeur du *Spectateur* ; il le loue d'avoir été le seul qui ait publié un papier français pendant quatre ou cinq ans. Cela n'est pas exactement vrai ; mais quand ce serait la vérité toute pure, il n'y aurait pas tant à s'écrier ; car, lorsqu'il n'y a qu'une espèce de marchandise, il faut bien qu'on la prenne, bonne ou mauvaise. Heureusement, ce temps de disette est passé, et il y a maintenant concurrence ; on peut choisir, et voilà ce qui désole ceux qui n'ont rien de bon, rien de neuf à offrir. Est-ce votre faute, monsieur l'éditeur, si, avant l'accord entre les deux confrères, et après leur rupture, la feuille ennuyante n'a été qu'un plagiat continu, et n'a presque fait que répéter ce qu'avaient dit les autres journaux de la Province ?... Est-ce à vous qu'ils doivent s'en prendre si vous savez écrire et s'ils ne le savent pas ?... si vous avez pour correspondants des personnes instruites et lettrées, et si, de leur côté, on ne voit qu'un Midas et un Gavasse ? Si vous étiez cause du mépris que le public fait de leur misérable feuille, vous le seriez d'une manière innocente et bien indirecte. Mais pourquoi M. B. a-t-il entrepris de publier un journal français, tandis que M. P. en publiait un depuis plusieurs années ?... N'était-ce pas pour s'élever sur ses ruines ?... Ce n'était certainement pas votre faute si M. P. se ruinait, et il vous était bien permis d'entreprendre ce que pouvait vous suggérer votre goût et votre intérêt ; il suffit que vous crâtes trouver votre compte en embrassant la noble profession que vous exercez pour que vous soyez exempt de tout tort envers M. P. Ce monsieur n'était point l'inventeur des journaux et ne pouvait avoir le privilège exclusif d'être journaliste. On ne doit pas être surpris que vous ayez eu quelque succès : on doit réussir dans l'état que vous avez embrassé quand, ayant les talents et les connaissances nécessaires pour l'exercer, on observe les engagements que l'on a contractés, on respecte les mœurs et la religion ; quand on se montre impartial et indépendant, sujet fidèle et bon patriote."

Mais Michel Bibaud était un peu ce qu'on appelle "une bonne nature d'homme," et Charles Pasteur, au contraire, sachant

(1) Laurent Bédard, éditeur du *Canadien*, et Charles Pasteur.

mieux s'ingénier. Il y a, dit madame Emile de Girardin (Delphine Gay), dans son charmant *Courrier de Paris*, les hommes chats et les hommes chiens, les rusés et les bons, les Orestes et les Pylades.... Charles Pasteur s'imposa à la naïve prud'homme de son ancien collègue en lui achetant le titre de l'*Aurore* pour la somme de £300, dont il ne lui solda jamais un sou.

Pour ne pas parler du *Courrier de Montréal* (1819), Michel Bibaud rédigea pour Gabriel Franchère, en 1820, le *Voyage à la côte du Nord-Ouest*, qui a eu l'honneur de la traduction aux États-Unis en 1854. M. Chauveau a dit que Washington Irving parle du *Voyage* avec éloge dans *Astoria*. M. Huntington, le traducteur, écrit du moins :

"Certainly, Mr. Irving himself, who has drawn frequently on Mr. Franchère's narrative, could not, from his well known taste in such matters, be insensible to the Defoe-like simplicity thereof, nor to the picturesque descriptions, worthy of a professional pen, with which it is sprinkled."

Quoique abondante, dit le littérateur français, Henri-Emile Chevalier, les peintures sont toutes marquées au coin de la diversité ; quoique fréquentes, les scènes de terre et de mer brillent toujours et par le pittoresque du fait lui-même, et par la gracieuse simplicité de l'expression. Bref, le *Voyage* de M. Franchère est un livre qui se recommande autant par l'utilité qui en constitue le fond, que par les agréments qui en parent la forme.

Mais Gabriel Franchère n'avait reçu qu'une éducation de comptoir, et, dans sa biographie même, M. Jos. Tassé a écrit :

Celui-ci a trouvé dans la personne de M. Bibaud, père, l'un des premiers promoteurs de la littérature canadienne, un écrivain sympathique qui a rédigé avec soin les notes sur ses aventures expéditions. Ce récit de voyages forme un volume de plusieurs cents pages dont l'édition française est complètement épuisée. Si nous comptons plus de ces relations de voyages écrites sans étalage scientifique, mais avec un charme et un naturel qui plaisent, ce serait autant de reflets de gloire de plus pour le nom canadien.

Gérin-Lajoie, dans le *Catalogue raisonné de la Bibliothèque du Parlement*, et Henry Morgan restituent aussi à Bibaud le *Voyage*, et H. E. Chevalier lui-même lui en concède le mérite dans la notice nécrologique qu'il lui a consacrée. La traduction de ce livre, auquel le sénateur Benton a attaché une si haute importance dans les débats avec l'Angleterre, en 1846, a été faite sur le dernier exemplaire qui restait à Bibaud, et que Franchère obtint de lui quand il vint à Montréal, où il reçut un si flatteur accueil.

Charles Pasteur avait quitté le Canada : il mourut à la Nouvelle-Orléans, en 1830. Feu Léon Gosselin avait rédigé le *Spectateur* ; mais, vers 1826, cette feuille retombait dans les mains du survivant de ses fondateurs. Sa politique en redevint modérée, de violente qu'elle avait été, sous son dernier rédacteur. Bibaud s'en applaudit en prose rimée dans l'*Etrene* du 1er janvier 1829 :

Du moins notre Spectatrice  
Tenant un juste milieu  
Est, pour lui rendre justice,  
Exempte du double vice  
Du trop et du trop peu.

Evitant de faire schisme  
Dans la population,  
L'aventure patriotisme  
S'y convertit en civisme  
Eclairé par la raison.

Puisse son humeur égale,  
Son esprit indépendant,  
Sa diction libérale  
Et sa marche impartiale  
Plaire à tous également.

Cela ne plaisait pas toujours au célèbre Jocelyn Waller, le rédacteur de la feuille homonyme, *The Canadian Spectator*, qui n'approuvait qu'à moitié l'attitude calme de la feuille française. Il écrivait au sujet d'une correspondance du *Spectateur* : "The editor of the *Spectateur Canadien* is not only a learned and able man, but a good natured and complaisant man also ; otherwise he would not have admitted the writer : C. D. E. is an employé." Pour Waller, un bureaucrate n'était pas en droit d'écrire dans le *Spectateur* !

Le confrère de Jocelyn Waller n'a pas moins été rangé parmi les écrivains patriotes ; il avait parlé avec force contre le projet de l'Union dans ses journaux et dans ses vers, et, au banquet constitutionnel du 7 octobre 1822, où parlèrent Papi-neau, Viger, Debartzch, Bourdages, Cuvil-

lier, Quesnel et Labrie (1), il avait mérité un toast particulier. On remarqua qu'il se contenta de remercier, sans discourir. Cela ne doit guère surprendre quand, en France, des députés même sont réduits à lire leurs discours. Bibaud était un homme de cabinet.

F. M. U. MAXIMILIEN BIBAUD.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Bibaud juge chacun d'eux dans la chanson : "Les ratureur Canadiens."

VIVRE POUR MANGER

Le *Figaro* publie chaque jour, depuis quelque temps, un article spécial consacré à la question, si grave pour tout Français, de l'alimentation. Dans un des derniers numéros, l'auteur de ces articles traite de cette façon originale le vieux dicton : "Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger."

Ne serait-il pas grand temps, dit-il, d'envoyer rejoindre la vieille ferraille pour être refondu et considérablement modifié, le : *Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger*, phrase à l'air rechigné, que des esprits chagrins étalent avec une ostentation quakerienne et qui, mal interprétée, induit en erreur bon nombre de gens simples et crédules ?

Ah ! oui, il faut manger pour vivre, de même que pour faire un article de journal, il faut écrire des phrases ; mais pour faire un bon article, il faut savoir écrire des phrases, tout comme pour bien vivre il faut savoir manger.

Je m'explique.

Dieu protecteur des gourmands, inspire-moi ! L'animal vivant en liberté, choisissant lui-même sa nourriture, n'a, pour bien manger, qu'à se laisser guider par son instinct qui ne le trompe jamais.

L'homme, privé de ce merveilleux instinct, choisit ses aliments avec sa raison, raison vacillante, sujette à l'erreur, et qui peut lui faire commettre des méprises préjudiciables à sa santé. Il ne suffit donc pas, pour se bien porter, pour vivre, dans toute l'acceptation du mot, que l'homme mange : il faut surtout qu'il mange bien. Et qu'est-ce que l'art de bien manger ? C'est la gourmandise.

La gourmandise ! Ah ! si j'avais le talent nécessaire pour relever cet art dans lequel l'homme du monde trouve santé et jouissances exemptes d'amertume ; si je pouvais donner à mes articles de nombreux lecteurs, multiplier les disciples autour de moi, comme j'aurais bien mérité de la patrie ! L'homme qui mange bien n'est-il pas toujours un homme de mœurs douces, aimable, généreux, préférant le fumet d'un bon plat à l'odeur de la poudre, les douces émotions d'un bon repas d'amis aux jouissances fiévreuses des luttes politiques ? Ce n'est pas lui qui troublera le pays.

Et que disent les grands maîtres ?

La découverte d'un plat fait plus pour le bonheur de l'humanité que la découverte d'une étoile. (BRILLAT-SAVARIN.)

Les aliments maniés d'une certaine façon peuvent devenir des agents utiles de guérison. (DR. FONSAGRIVES.)

Ainsi le repos du pays, le bonheur de l'humanité, la philosophie humoristique, la science officielle sont de mon avis.

Enterrons donc la vieille ennemie du genre humain, et pour son supplice éternel mettons-lui cette épithète :

"Apprenons à bien manger, pour apprendre à bien vivre."

RECETTES UTILES

EAU-DE-VIE CAMPRÉE. — Prendre quinze grammes de camphre bien pur et le laisser dissoudre dans cinq cents grammes d'alcool à 60 degrés, puis filtrer la solution et conserver en flacons bouchés.

BAUME DE FIORAVENTI.—Si on ne peut se procurer du baume de Fioraventi, on peut le préparer soi-même suivant la formule qui nous a été communiquée comme plus simple que celle du Codex.

Prendre chez l'herboriste et le droguiste eu demi-gros :

Térébenthine .. .. .	50 gr.
Résine élémi .. .. .	10
Résine tacamahaca .. .	10
Succin ou ambre jaune ..	10
Gomme-résine galbanum ..	10
Styrax liquide .. .. .	10
Myrrhe .. .. .	10
Aloès .. .. .	3
Baies de laurier .. .. .	12
Galanga .. .. .	5
Gingembre .. .. .	5
Zénoaire .. .. .	5
Cannelle .. .. .	5
Muscade .. .. .	5
Girofle .. .. .	5
Feuilles de dictame de Crète ..	3
Alcool à 31 degrés .. .. .	300

Les résines doivent être pulvérisées et tamisées très-finement comme les feuilles et les baies de nature végétale.

Le baume de Fioraventi s'emploie pour frictions stimulantes contre les douleurs rhumatismales et névralgiques et entre dans la composition d'un grand nombre de compositions pharmaceutiques.